

KARELLE MÉNINE

La pensée, la poésie et le politique

Dialogue avec
Jack Ralite

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours du Centre régional du livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté

JACK RALITE a été maire d'Aubervilliers, ministre sous François Mitterrand, député puis sénateur de la Seine-Saint-Denis. Il a fondé les états généraux de la culture en 1987, lieu incontournable de questionnement des politiques culturelles nationales et internationales. Il siège aux conseils d'administration de nombreuses institutions artistiques.

KARRELE MÉNINE, auteure et journaliste, a participé au Festival d'Avignon dans le cadre de « Sujets à vif » et y a animé les « Conversations de l'école d'art » de 2009 à 2012. Elle est cheffe de projet « Littérature » pour Mons, capitale européenne de la Culture 2015, où elle porte avec Ruedi Baur le projet « La phrase ». Elle est également directrice artistique de la Fatrasproduction Cie et membre de l'institut Civic City.

On ne loupe rien quand on a le populaire dans la peau.

JEAN VILAR.

L'Art, expression de la Société, exprime, dans son essor le plus élevé, les tendances sociales les plus avancées ; il est précurseur et révélateur. Or, pour savoir si l'art remplit dignement son rôle d'initiateur, si l'artiste est bien à l'avant-garde, il est nécessaire de savoir où va l'Humanité.

GABRIEL-DÉSIRÉ LAVERDANT,
De la mission de l'art et du rôle des artistes, 1845.

Couverture :
Jack Ralite photographié par Antoine Vitez
à la Nogarède (Gard) en 1989
© Antoine Vitez

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-431-7

Prélude

CES MOTS QUI SONT LES SIENS

Une citation n'est pas un extrait.

La citation est une cigale.

Sa nature est de ne pouvoir se taire.

Une fois accrochée dans l'air elle ne le lâche plus.

OSSIP MANDELSTAM.

Il serait impensable, pour qui s'intéresse à l'écriture, à l'oralité de l'écriture, de ne pas s'intéresser aux discours politiques. Il serait impensable, pour qui s'intéresse au théâtre, de ne pas s'intéresser aux forces politiques qui le gèrent. Et il serait tout aussi impensable de ne pas regarder de plus près ce qui est aujourd'hui perçu comme une « dépolitisation » généralisée. Si elle interroge le citoyen, elle interroge donc l'artiste. C'est ainsi que ce dialogue avec Jack Ralite est né : dans une réelle curiosité envers un acteur politique passionnément amoureux des mots et des hommes et passionnément attaché à ce superbe lieu de friction qu'est l'activité politique. Être apolitique revenant à être « sans colère » comme le disait Marguerite Duras, cela blesse en profondeur toute la société. Interroger aujourd'hui l'état politique c'est vouloir interroger cet entre-deux de notre

système politique qui – pour reprendre l’analyse du philosophe Étienne Balibar – se trouve aujourd’hui coincé entre « l’ancien est déjà mort » et « le nouveau ne peut naître ¹ », position inconfortable dont il lui faudra bien s’extraire.

La politique a souvent tenu la poésie à distance, jetant sur elle un regard lointain, parfois complaisant, quelquefois curieux, rarement complice. La politique de Jack Ralite est pourtant profondément ancrée dans un élan poétique. Son engagement est un engagement poétique, tout comme son humanisme. Il se nourrit des poèmes, ces « expériences » dont parle Rilke ², en faisant d’eux le mât d’un engagement à tous vents. Sa sensibilité envers le travail de la langue traverse l’ensemble de sa réflexion et il collectionne les vers et citations qu’il note sur des petits papiers ou garde en mémoire et qui disent la profusion et l’horizon de ses lectures. C’est sa façon de penser, une complicité aventureuse avec les mots, quelque chose d’une musique écrite à deux mains.

Tenez, cette citation-ci, je l’aime tout particulièrement : « L’homme est plein à chaque minute de possibilités non réalisées. Les hommes et les femmes peuvent se retrouver une tête au-dessus d’eux-mêmes. » Vous savez qui dit cela ? Lev Vygotski ³...! » Il y a toujours un rêve qui veille.

1. Étienne Balibar, « Ce qu’il reste de la politique », in *Lignes*, n° 41, mai 2013, p. 12.

2. « Les poèmes ne sont pas des sentiments, ce sont des expériences. » (Rainer Maria Rilke.) Voir aussi Philippe Lacoue-Labarthe, *La Poésie comme expérience*, Paris, Christian Bourgois, 1986.

3. Psychologue soviétique (1896-1934).

Jack Ralite est cet homme discret, probe, courtois, mêlé à la vie, qui parle en singularité d’une rive où poésie et politique s’entremêlent depuis longtemps ; où art, culture et société font pensée convergente. Il pourrait écrire un livre à partir de son seul carnet d’adresses, épais calepin de cuir marron élimé d’où plusieurs feuilles se détachent à force d’usage, qui ne le quitte jamais, et qui raconte à lui seul cinquante ans d’une vie politique mariée à l’art. À la lettre A il y a Aragon, un numéro de téléphone et entre parenthèses le mot « maison ». À la lettre V, il y a Vilar et Vitez. Entre eux on trouve toutes les lettres de l’alphabet dont de nombreuses personnalités théâtrales : Gabriel Garran, Didier Bezace, Pierre Dux, Roger Planchon, Patrice Chéreau, Ariane Mnouchkine, etc.

C’est vrai que c’est une machine à penser, ce carnet, il y en a des histoires dans ces pages...

À chaque fois qu’il faut réunir des personnalités pour un colloque, un manifeste, une réflexion, beaucoup d’artistes lui répondent « présent ». À chaque fois qu’ils ont eu le sentiment que Jack Ralite pouvait être leur porte-parole, ils se sont mobilisés. Ils ont ainsi soutenu sa candidature au Sénat ⁴, mais aussi au Parlement européen. Il est celui qui les rassemble et c’est là, peut-être, sa grande fierté. Le 14 février 2014, lorsque je le rejoins dans son bureau, je le trouve ainsi particulièrement heureux d’avoir pu de nouveau, en cinq jours d’un travail acharné, réunir plus de cent artistes pour signer et

4. Document inséré au chapitre V, p. 179.

adresser une lettre à François Hollande⁵. À chaque Festival d'Avignon, il est là, dans les lieux de rencontre, défendant toujours et encore la place de l'art. À chaque rendez-vous culturel, chaque lieu où se malaxent les idées, on le croise souvent... Mais ce qui est recherché ici n'est pas de tracer le portrait d'un homme, fût-il passionnant, pas plus qu'il ne s'agit de feuilleter un album de famille. Il ne nous le pardonnerait d'ailleurs pas. Il s'agit d'interroger le travail d'un personnage politique engagé dans la culture jusqu'à la chair et dont on pourrait dire, comme on disait de Robespierre, que ses discours sont « ses actes et son épée ». Il s'agit également d'interroger le dialogue – fragilisé – qu'ont à entretenir les artistes et les politiques. Cet ouvrage s'est ainsi construit à partir de la matière écrite : articles, colloques, conférences, discours, et au fil de rendez-vous réguliers au Sénat ou à la mairie d'Aubervilliers. D'un bureau à l'autre, d'une interrogation à une autre, d'un mot à un autre...

Robespierre fut sa première fidélité.

« Incorruptible » est le premier mot politique que j'ai appris. J'avais 6 ans. À l'école mes deux instituteurs, M. Deguet et M. Fett, avaient dessiné un petit chemin autour de la classe qui déroulait l'histoire de France. Je me suis trouvé à côté du XVIII^e siècle, où il y avait un portrait de Robespierre, avec pour légende : « L'incorruptible. » Je ne comprenais pas ce que cela voulait dire alors les instituteurs me l'ont expliqué mais

5. Lettre du 13 février 2014, reprise intégralement dans le chapitre V, p. 141.

je n'arrivais pas à en retenir la définition, sans cesse je redemandais : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Depuis, je ne l'ai plus oublié.

On n'oublie pas Robespierre, notamment pour la rigueur sensible de tant de ses déclarations comme par exemple :

Faire la guerre ? Mais pourquoi ? Pour exporter la Révolution, nous disent certains ? Très mauvaise idée, personne n'aime les missionnaires armés. Pour la liberté, disent d'autres ? Pas du tout. La guerre fait le lit du despotisme...

Ou pour son discours sur la liberté de la presse dont il dit qu'elle « doit être entière et indéfinie, ou elle n'existe pas ». Ou encore parce qu'il réclamait l'abolition de la peine de mort :

Écoutez la voix de la justice et de la raison ; elle vous crie que les jugements humains ne sont jamais assez certains pour que la société puisse donner la mort à un homme, condamné par d'autres hommes, sujets à l'erreur.

Robespierre, pour les mots de Julien Gracq avec qui Jack Ralite partageait une complicité et une même passion envers ce député du tiers état démocrate à en mourir.

Julien Gracq disait de lui qu'il était « un guillotiné de naissance », on ne peut dire mieux...

Robespierre, enfin, pour cette phrase du 2 janvier 1793 :

Il faut éclairer le peuple, et non l'endormir⁶.

Et également pour la devise de la République, *Liberté, égalité, fraternité*, qu'il inventa.

Le père de Jack Ralite était artisan, taxi ambulancier :

Il avait une vieille ambulance : une B14, les Citroën de 1930. Quand elles démarraient elles faisaient penser à un gars qui rit fort : « Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! »

Sa mère était coiffeuse et aidait son mari, cela se passait à Châlons-sur-Marne, sa source, une terre de grandes batailles mais aussi de grandes victoires, notamment Valmy.

On était cinq enfants. Quand j'ai eu 16 ans, j'ai aidé mon père en faisant le taxi sans permis entre 19 heures et minuit, heure d'arrivée du dernier train de Paris. À 19 heures je me mettais dans la station taxi à la gare et j'y restais jusqu'à la fin. Je faisais mes devoirs sur le volant. Tous les dimanches, mon père livrait avec son ambulance les brocs de lait pour l'hôpital psychiatrique. On entrainait jusqu'aux cuisines. Ce qui me frappait, c'était de voir trente femmes qui se levaient au bruit de la voiture. C'étaient trente têtes qui ressemblaient à Bécassine. C'est ce que je disais à mon père : « C'est que des Bécassine... » On déchargeait les brocs de lait,

6. Georges Labica, *Robespierre : une politique de la philosophie*, Paris, La Fabrique, 2013, p. 94.

on discutait un peu, et on repartait toujours à la même heure, à la fin de la messe. Et quand on passait devant la chapelle de l'hôpital, on voyait des hommes et des femmes en costumes de théâtre... J'ai beaucoup aimé cette période de ma vie. Elle a contribué à détruire en moi cette équation terrible : fou = danger = peur. Je m'en suis souvenu quand je suis devenu ministre de la Santé de François Mitterrand. Je suis toujours hanté par cette phrase d'Antonin Artaud : « Un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités... »

Jack Ralite découvre le cinéma avec ses parents, la littérature, tout particulièrement Stendhal, avec sa mère, et en 1942, à 14 ans, il est arrêté par la Gestapo.

Je fus écroué avec vingt-six camarades de lycée, un professeur, un surveillant et l'abbé de l'établissement. En cellule j'étais avec un ancien mutin de 1917, un haut fonctionnaire du ravitaillement qui mourut en déportation et qui chaque jour rentrait de ses interrogatoires pissant le sang. J'ai passé deux mois en prison, vécu des interrogatoires giflants, mais pas torturants, et rencontré deux communistes (je n'en avais jamais vu). Une nuit j'ai découvert un soldat de l'Armée rouge. Fait prisonnier à Stalingrad, il s'était évadé, accroché sous un train qu'il croyait aller vers l'est alors qu'il allait vers l'ouest. En gare de Châlons-sur-Marne, il était tombé d'inanition. Mis dans la cellule voisine de la mienne, un soir il perça avec une barre de son lit le mur nous séparant et nous avons baragouiné en allemand. *A posteriori*, c'était comme si la chute de Berlin intervenait dans ce coin

de prison. C'est inoubliable... À la Libération, je suis allé avec une douzaine des copains arrêtés accueillir en gare de Châlons l'abbé du lycée qui avait été déporté. Il se dirigea vers nous et, glissant, tomba sur moi. Son chapelet me toucha le visage. Je lui fis la remarque qu'il n'était pas très beau son chapelet et reçus la réponse suivante : « Jack, tu ne devrais pas dire cela, car en arrivant au camp les nazis m'avaient arraché mon chapelet et c'est un autre déporté, ouvrier-menuisier communiste de Vitry-sur-Seine, qui m'a fabriqué celui-ci... » J'ai été bouleversé, ce chapelet est devenu pour moi d'une beauté éblouissante. J'ai alors rêvé d'être communiste... Cet épisode de la prison et ses conséquences ont nourri chez moi la haine de la guerre qui m'était venue tout petit en assistant aux défilés du 11 Novembre. Le défilé passait au bout de ma rue ; j'avais 3 ans la première fois, j'arrivais à la hauteur des genoux des soldats qui frappaient le sol en cadence, leurs jambes entourées par des bandes molletières. Cela me faisait peur, peur de la guerre dont à table le soir mon père nous racontait les femmes qu'il transportait dans son taxi sur les champs de bataille où elles cherchaient, aidées par l'armée, un objet ou deux de leur mari disparu dans la grande tuerie de 14-18...

Ce séjour en prison marque à vie son idéal de paix, d'égalité et de liberté.

Le quatrième idéal qui me constitue depuis lors, c'est le respect de la différence.

Et c'est avec ces quatre mots – paix, égalité, liberté, différence – qu'il rejoindra plus tard le communisme.

À sa sortie de cellule, sa famille l'envoie se remettre chez sa tante au Raincy.

Elle tenait une boutique de couleurs, une boutique « botte de foin » comme je les appelais. De toutes petites boutiques.

C'est elle qui lui fait découvrir le théâtre.

Je m'en souviens très bien, c'était au Théâtre de l'Athénée que dirigeait avant guerre Louis Jouvet, une pièce de Marcel Achard, *Colinette*. La mise en scène était de Pierre Dux, l'interprétation réunissait Micheline Presle, François Périer et Bernard Blier, tous débutants. Cela me ravit. Deux jours après, elle m'emmena au Théâtre de la Madeleine cette fois pour *N'écoutez pas, mesdames !* de Sacha Guitry. On était assis au poulailler, on ne voyait même pas la tête de Guitry ! Mais j'ai eu comme un coup de foudre, et cela n'a pas cessé depuis. Ce fut comme l'encre sur le papier buvard, s'étendant insidieusement, quasi clandestinement. J'avais l'impression d'avoir été à une fête de l'imagination et de l'intelligence, de la beauté aussi. Les mots ont quelque impuissance à rendre compte de ces deux soirées. Je ne savais pas alors qu'une des plus grandes complicités de ma vie était en train de naître... Un fil s'était tissé et je ne l'ai jamais perdu.

L'amour de Jack Ralite pour le théâtre est un amour de rencontres, un amour de paroles. Il aurait pu passer sa vie du côté des spectateurs : au bout de son adolescence, devenir un acteur politique il n'y avait jamais pensé, mais le labyrinthe de la vie en décida autrement.